

les ans. On eut recours à la prière : "M. Désilets, alors curé, me chargea," raconte le prêtre qui fut son bras droit dans cette entreprise de réciter publiquement le Chapelet après la messe. Chaque dimanche donc, après avoir quitté les vêtements sacerdotaux, je me rendais dans la Chapelle latérale pour implorer le secours de Notre-Dame du Rosaire. Mais nos demandes n'étaient pas exaucées. Janvier, février étaient passés ! Aucun espoir d'avoir la glace ! On était en mars. En mars le fleuve ne prend point ; c'est bien plutôt la débâcle qui se produit. Grand Dieu, est-ce que pendant toute une année de plus, une paroisse de 1,300 âmes allait encore être contrainte d'avoir ses offices dans une église à peine capable d'en contenir 200 !"

"Alors, M. Désilets fit le voeu de dédier, avec l'agrément de l'Ordinaire, la vieille église au culte du Rosaire. Il promit également de faire bénir la nouvelle le jour de cette fête, si la faveur sollicitée était obtenue. Et les prières continuèrent. Mais la foi du plus grand nombre était fort ébranlée : "Encore un chapelet inutile, disaient-ils. A quoi bon insister ? Nous perdons notre temps et notre peine !" Ils allaient bientôt apprendre qu'on n'implore jamais en vain la Sainte Vierge : Elle avait bien reçu le voeu du Père spirituel de la paroisse ; Elle l'avait agréé. Elle avait entendu les supplications de ses enfants. Mais elle attendait ! Et qu'attendait-elle ? Que tout fût, humainement parlant, désespéré, afin qu'apparût plus clairement son intervention."

"L'événement eut lieu le 15 mars. C'était un samedi. Le fleuve nous apparut le matin couvert d'une couche de neige parsemée de glace qu'un grand vent du sud-ouest avait détachée la veille de l'embouchure du Saint-Maurice. Après, les vêpres, le dimanche, une dizaine d'hommes et moi nous descendîmes à la grève pour tenter de traverser. C'était bien téméraire ! Le bâton que j'avais à la main enfonçait jusqu'au courant. Souvent aussi mon pied atteignait l'eau. Nous marchions quand même ! Après bien des dangers, nous parvinmes à quelques arpents de la rive sud. Là, plus de glace ! On s'arrêta ; on délibéra : la plus vulgaire prudence commandait de rebrousser chemin ; mais rebrousser chemin c'était avouer l'inutilité de nos efforts, c'était renoncer à tout espoir. On chercha encore ; on chercha si bien qu'on finit par découvrir un endroit où l'eau poussée par le vent avait pénétré la neige et lui avait donné un peu de consistance. C'était bien hasardeux de se risquer sur une surface aussi fragile ! On s'y aventura quand même ! Au bout de quelque temps nous étions de l'autre côté !"

"Le soir venu, un homme courageux, M. Flavien Bourassa, s'offrit pour baliser le passage. Arrivé à cet endroit, il dut se traîner sur les genoux et chercher à tâtons quelque morceau de glace qui pût le supporter ; à côté sa main enfonçait dans la neige jusqu'au courant. Il réussit malgré tout. Alors, en dépit de la nuit, de la fatigue et du danger, 80 hommes se risquèrent sur ce pont, afin de l'arroser. C'était facile de puiser l'eau : il suffisait de quelques pas à droite ou à gauche ; mais elle passait à travers la neige trop peu durcie. Cependant per-